

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

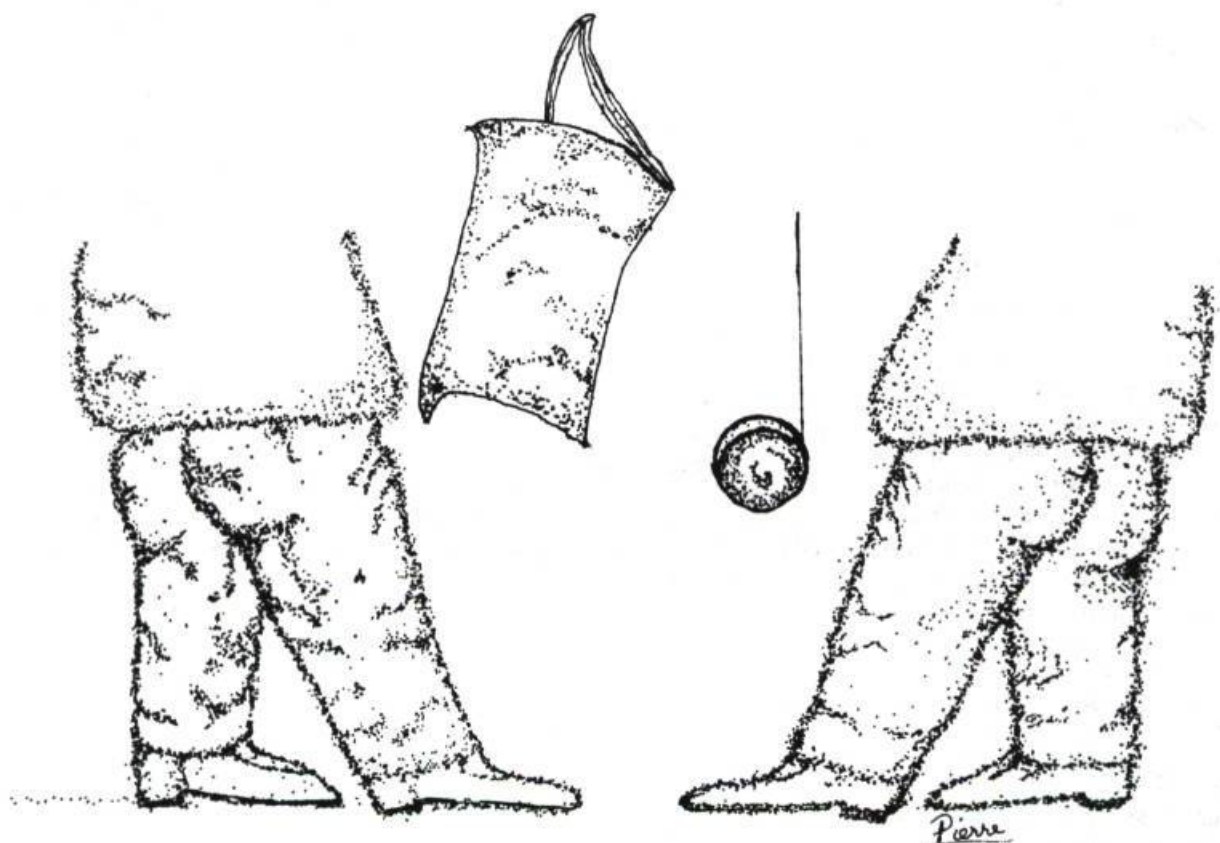
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1985). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (40), 33–35.



Le théâtre qu'on joue *par André Dionne*

Monique Leyrac chante et dit Nelligan au Café de la Place

Voir ce spectacle de Monique Leyrac, c'est sans conteste goûter la meilleure étude qu'on ait fait sur Nelligan. Elle aborde l'oeuvre avec toute la passion, l'authenticité et l'enthousiasme qu'on retrouve difficilement chez les meilleurs professeurs, fussent-ils «émérites». Son choix de textes est sans doute un des meilleurs pour montrer l'âme de ce poète interdit à cause de sa marginalité. Qu'il ait pu écrire quelques carnets, qu'il ait pu faire quelques sorties (sous surveillance?), qu'il ait pu s'évader encore et



contre tous, prouve sans aucun doute sa trop grande lucidité face au monde si contraignant et si petit dans lequel il vécut.

Ayant été obligé de se travestir intellectuellement pour s'imposer dans un univers meurtri par les principes, sa réincar-

nation sous les traits de la magique et talentueuse Monique Leyrac ne peut que fasciner. Dix ans après sa création, ce spectacle remanié, où Nelligan n'est plus expliqué mais enfin présent comme un spectre, nous permet de mieux comprendre le destin tragique de cette victime de la société canadienne-française-catholique de cette époque. (Il connaissait Rimbaud, il parodiait Fréchette. Quelle bonne santé poétique!)

Accompagnés d'une musique émouvante d'André Gagnon, les poèmes de ce fou d'amour, dits et chantés magistralement par Madame Leyrac, prennent une coloration nouvelle et nous rendent plus accessible et palpable l'énigme de ce vaisseau chaviré en plein soleil.

La grandeur du geste et des passions

à la salle Fred-Barry

S'inscrivant dans la lignée du théâtre gestuel où les mots naissent du muscle, cette production du Pool questionne continuellement le spectateur: qui êtes-vous? quels sont vos comportements... amoureux? De l'ombre à la fourmi en passant par la leçon d'anatomie, les passions s'incarnent dans leur instinct. De la culture au primitivisme, les séquences se choquent et s'entrecroisent comme autant de métamorphoses et de pulsions d'un même désir viscéral et fondamental.

Marleen Dietrich, servant d'inspiration et de modèle à tout ce fatras amoureux, nous situe déjà au coeur du romantisme, de l'humour et de l'ironie qui accompagnent toute relation amoureuse qui oscille entre le «je t'aime, je ne t'aime pas» de l'effeuillage de marguerites. Ce parallélisme entre le naïf et le sophistiqué demeure captivant tout au long du spectacle. De l'économie de gestes à la pertinence du texte, la naissance et l'exécution des fantasmes prennent forme sous nos yeux.

Suzanne Lantagne qui signe la conception et la mise en scène du spectacle utilise ingénieusement le talent de chacun pour créer une performance prenante et convaincante. En associant plusieurs musiques et plusieurs textes, elle décloisonne les genres pour rejoindre l'humain dans son essence (pas ange, mais souvent bête) — et dans sa parade évolutive et quotidienne.

Anaïs dans la queue de la comète

de Jovette Marchessault
au Théâtre de Quat'Sous

Anaïs Nin restera sans doute la meilleure potineuse littéraire de son époque. Par son style, par son observation lucide des autres à travers son moi de parti pris, par son sentiment avoué pour la persécution (visible ou non, dépendant des psychanalystes), elle est le témoin privilégié (je dois m'excuser du masculin) d'une époque masculine très détestable et misogyne. Jovette Marchessault, spécialiste théâtrale des vies d'écrivains, remet en question le journal d'Anaïs Nin. D'aucuns parleront de potins sophistiqués pour les snobs du milieu littéraire, d'autres d'une vision nouvelle du non-dit du journal de l'écrivaine elle-même. Peu importe, au théâtre, la vérité éclate. Et les comètes peuvent devenir de pâles étoiles.

Même si l'auteur écrit d'une façon merveilleuse, au théâtre, le style romanesque n'a jamais réussi à passer la rampe. (Le style badinage sophistiqué n'a jamais fait sensation chez les Américains parce qu'il ne veut rien dire pour eux.) Qu'Anaïs Nin ait vécu en Europe, que nous soyons au Québec, rien ne me semble justifier pareil traitement, trop philosophique et trop cérébral. Si Anaïs Nin n'arrive pas à se situer entre Antonin Artaud et Henry Miller, c'est le signe d'un écartèlement qui aurait dû être éclairci.

À voir la pièce, j'ai l'impression qu'Anaïs Nin est plus terre à terre que dans la queue de la comète qui éclaire d'une façon merveilleuse et que personne n'a compris, sauf peut-être Otto Rank son psychiatre qui joue au Freud dépassé.

Éloizes

au Théâtre d'Aujourd'hui

Depuis la découverte de l'Acadie avec *La Sagouine* dans les années soixante-dix, ce coin de pays n'a pas cessé de nous fasciner par sa force, sa vigueur et parfois son originale vision des choses. En 1985, les choses ont bien changé et le Québec, malgré son creux de vague nationaliste, revenu au calme plat, n'arrive plus à vibrer à ces discours d'enfants de coeur et d'enfants de Marie ébahis à la moindre dénonciation (dixit mes étudiants). Pour les nostalgiques du québécois refofklorisé, ce spectacle restera un témoignage de l'affirmation d'un peuple qu'on n'a pas encore reconnu parce que noyé dans l'anonymat d'une langue universelle en voie de culturalisation. (Comme si les histoires de bateaux (de pêche ou autre) étaient toujours victimes d'erreurs ou de disparitions).

D'une plage à l'autre ou d'une page à l'autre, c'est comme dit le slogan (...plus tard dans les maritimes). À entendre ces auteurs souvent pleins d'humour et dont les textes sont comparables à plusieurs des nôtres issus de notre prise d'identité, nous comprenons mieux la catharsis nécessaire à toute aliénation. Pour l'essentiel, les textes s'inspirent d'une imagerie propre à l'Acadie qui tire sa force de l'eau, de la mer, mère des origines qui façonne les «rivages de l'homme».

Devant une Viola Léger défendant seule tant de ses compatriotes (10 auteurs), on pense encore à la Sagouine défendant sa philosophie et on se dit que l'Acadie ne pourra être sauvée que par des Évangéline. □



Monique Leyrac interprétant Nelligan.



Une scène de *La grandeur du geste et des passions*.



Viola Léger dans *Éloizes*.